DE L'INFLUENCE

N° 164.

QUE L'AGE EXERCE

SUR L'HABILETÉ DU MÉDECIN ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 août 1818, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR JEAN-BAPTISTE MONFALCON, de Lyon,

Département du Rhône.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Président.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DE L'INFLUENCE

QUE L'AGE EXERCE

SUR L'HABILETÉ DU MÉDECIN.

Le médecin le plus habile est celui qui réunit à la vieillesse un véritable savoir. Les années n'ont rien ôté à ses connaissances ; l'âge a mûri son jugement : non moins instruit que le jeune homme, plus exercé dans l'art d'observer, il a encore par-dessus lui le précieux avantage d'une grande expérience.

Il est vieux médecin celui qui est judicieux dans les conseils, intrépide dans les périls, habile à prévoir l'avenir, fécond en ressources, et doué d'une grande sagacité. Le talent vieillit un jeune homme ; l'ignorance fait d'un vieux praticien un élève : ce qui manque à l'âge, le savoir le compense.

Ce n'est pas en découvrant une tête garnie de cheveux blancs qu'un médecin peut prouver du mérite ; c'est dans une conférence médicale, mais surtout au lit du malade. Les anciens statuaires ne dépouillaient pas de cheveux la tête d'*Esculape*. En effet, jamais la calvitie ne fut une preuve, un garant du génie.

Un jeune homme peut être grand médecin ; il est difficile qu'un vieillard soit grand chirurgien. *Celse* veut que le chirurgien soit

jeune, ou du moins peu avancé en âge ; alors et seulement alors, il unit le feu de l'imagination à la dextérité et à l'habileté de la main. Rarement un vieil opérateur osera autant qu'un jeune homme ; l'âge lui communique une circonspection excessive qui dégénère quelquefois en timidité. Mais il y a des exceptions à cette observation générale.

C'est un préjugé que de regarder comme le meilleur médecin celui qui a vu le plus grand nombre possible de malades. Le peuple ne demande pas, a dit *Zimmermann*, si tel médecin est instruit, pénétrant, homme de génie, mais s'il a des cheveux blancs. Pour lui un homme âgé est nécessairement plus habile qu'un jeune homme ; et il conclut de ce qu'il a plus vu qu'il a dû penser davantage. Aussi rien n'est plus commun que de lui voir refuser sa confiance à des jeunes gens du plus grand mérite, tandis qu'il la prodigue inconsidérément à des vieillards indignes de toute estime. Expérience et vieillesse sont deux mots qu'il croit inséparables : et la raison en est simple, il ne distingue pas l'expérience de la routine.

Les vieux médecins, même les plus instruits, partagent entièrement sur ce point l'opinion du vulgaire ; à leurs yeux un jeune homme du plus grand talent n'est toujours qu'un jeune homme, et jamais ils ne soupçonneront, dans les possibles, la moindre parité entre eux et lui. Intimement convaincus de leur supériorité, ils ne laissent échapper aucune occasion de la faire sentir, soit dans leurs consultations, soit dans leurs écrits ; ils l'ont vu naître, ils ont guidé ses premiers pas dans la carrière médicale, comment pourrait-il jamais les égaler? En vain aurait-il employé tout entier à l'étude de la médecine dans les hôpitaux et sous les meilleurs maîtres, cet âge heureux de la vie où l'imagination est si vive, et la mémoire si étendue ; en vain il devrait à la constance de ses travaux, favorisée par d'excellentes dispositions naturelles, des succès brillans et variés, il ne sera jamais pour les vieillards qu'un jeune homme sans expérience, mais qui promet quelque chose. Soixante

ans de pratique est une prérogative à laquelle le préjugé attache toutes les qualités dont la réunion forme le grand médecin.

Il y a peut-être un peu d'envie dans les jugemens que les vieux praticiens portent de leurs jeunes confrères; tous échangeraient vraisemblablement de grand cœur cette expérience dont ils se prévalent si fort contre cette jeunesse qui leur paraît un si grand défaut dans un médecin.

Lorsqu'un médecin arrive à un âge avancé après une longue et heureuse pratique, lorsqu'un savoir généralement reconnu lui a acquis une considération méritée, honoré dans le monde, vénéré et chéri des jeunes gens dont il est le mentor, il achève glorieusement une carrière qu'il a parcourue avec tant de distinction. Qui n'a pas éprouvé un vif sentiment d'admiration et de respect en abordant ces illustres vieillards, dont la tête outragée par le temps, mais conservant encore tout le feu de la jeunesse, rappelle l'image des grands hommes de l'antiquité? Qui n'a pas senti une émotion religieuse en écoutant leur voix tremblante et cassée, dans ces amphithéâtres qui ont retenti si long-temps de leurs savantes leçons? Il n'est pas de spectacle plus imposant, il n'est rien d'aussi respectable que la vieillesse d'un médecin qui a passé sa vie dans l'exercice des devoirs de sa profession, et de plus légitime que l'estime profondément sentie qu'il inspire.

Mais accorder une grande considération à un praticien, uniquement parce que l'âge a ridé son front et blanchi ses cheveux; mais refuser l'art d'observer, je dis plus, l'expérience aux jeunes gens, parce qu'ils sont des jeunes gens, n'est-ce pas un préjugé contre lequel la raison et l'intérêt de l'humanité ne sauraient trop réclamer? Tandis que la vieillesse affaiblit, en général, les facultés intellectuelles de tous les hommes, un médecin ignorant jouirait-il du privilége exclusif de recevoir d'elle l'expérience et le jugement dont il a manqué toute sa vie?

Les jeunes gens, disent les vieillards, ont peu de patience, nulle assiduité, nulle circonspection, leur impétuosité les entraîne; nous

seuls savons interroger la nature, juger mûrement, persévérer avec constance dans nos résolutions, bien observer enfin la marche des maladies ; un long exercice nous a éclairés sur leurs complications et leurs variétés ; familiarisés avec elles, au premier coup-d'œil nous savons discerner leur vrai caractère, malgré l'obscurité du diagnostic ; instruits par une grande pratique, nous seuls connaissons bien l'action des médicamens et le choix qu'il convient de faire parmi eux : enfin, à la connaissance parfaite du génie des maladies nous joignons encore un autre avantage non moins précieux, celui d'une méthode sûre, invariable, et sanctionnée par une longue expérience.

L'âge, répliquent les jeunes médecins, diminue inévitablement l'énergie des facultés intellectuelles. Il est reconnu qu'on ne peut nous disputer l'avantage d'une grande mémoire ; la mémoire donne la science, et, suivant *Galien*, la science est l'expérience. Cette précieuse faculté manque de bonne heure aux vieillards. Les objets exercent sur nous une impression plus vive ; nous sommes plus aptes à observer et à agir, plus féconds en ressources, plus indépendans de tout système, moins attachés à nos opinions, plus intrépides dans les dangers. *Baglivi*, mort à trente-neuf ans, fut le restaurateur de la médecine ; *Prosper Alpin* avait rassemblé avant trente ans les matériaux de son bel ouvrage sur la médecine des Égyptiens ; *Bichat*, mort à trente et un ans, et *Schwilgué*, enlevé à la fleur de l'âge, sont au rang des hommes qui ont le plus illustré l'art de guérir. Quiconque n'est pas médecin consommé à trente ans ne le sera jamais. Ce n'est point par les années, c'est par le savoir que doit être estimé un médecin.

Rien ne serait plus utile aux jeunes médecins que leur union avec les praticiens qui ont acquis une grande expérience par un long exercice de leur profession ; rien ne leur servirait plus que de faire sous eux le premier essai de leurs forces. Guidés alors par de sages conseils, ils éviteraient des fautes que les plus vastes connaissances théoriques ne sauraient leur faire prévoir. Cette sorte de patronage

était plus commune autrefois qu'aujourd'hui : on voit rarement ailleurs que dans la capitale de jeunes docteurs suivre encore la pratique des hôpitaux, et s'attacher aux hommes qui les ont précédés dans la carrière. Cependant combien sont précieux les avis d'un vieillard expérimenté ! Quel intérêt dans sa conversation ! que de trésors il a recueillis dans sa longue et glorieuse pratique !

PROPOSITIONS

SUR DIVERS OBJETS DE MÉDECINE.

Une névralgie, le phlegmon, un rhumatisme, ne diffèrent que par la diversité de structure des organes irrités.

Il faut peu compter sur les avantages, sur le succès des médicamens appliqués à l'extérieur dans le traitement des névralgies ; en général, dans ce cas, ils sont plus nuisibles qu'utiles.

Parmi les nombreuses méthodes de traitement qui ont été proposées pour guérir ce genre de maladie, il n'en est aucun que l'on puisse regarder comme spécifique, ici la nature fait autant que l'art.

Placer la médecine tout entière dans une théorie quelconque, c'est, selon moi, commettre une méprise ; le temps modifie et détruit enfin les meilleures doctrines ; combien nos prédécesseurs en ont-ils eues qu'ils croyaient infaillibles et immuables, combien nos descendans en auront-ils encore ?

Il n'y a de vrai que la médecine d'observation ; les ouvrages d'*Hippocrate* en seront toujours le modèle, mais les esprits systématiques verront toujours dans *Hippocrate* tout ce qu'ils voudront y voir.

C'est parce que les médecins ont manqué long-temps d'esprit de critique que la belle science qu'ils cultivent a tardé si long-temps à faire de grands progrès. L'amour du merveilleux, l'habitude de

regarder comme des faits avérés une multitude d'observations inexactes, et souvent suspectes, et le défaut de philosophie ont long-temps enchaîné les meilleurs esprits. Peu d'hommes se servent de leur jugement; par habitude et paresse ils aiment mieux croire que discuter.

On réunit sous le nom générique de *loupes* des maladies essentiellement différentes les unes des autres; l'athérôme, par exemple, diffère essentiellement du stéatôme. Les caractères assignés par les auteurs pour distinguer le miliceris et l'athérôme n'ont rien de positif. Les loupes *internes* ont été négligées par les nosographes.

Plusieurs écrivains ont pris pour base de leurs divisions des phlegmasies cutanées en espèces, *la forme* de l'éruption. Cette base me paraît défectueuse; elle a nécessité une multiplication prodigieuse d'*espèces*. Une éruption cutanée d'un genre déterminé, prend souvent pendant son cours des formes variées; la variété des formes de l'éruption influe plus sur le succès du traitement.

L'éruption cutanée connue sous le nom de *miliaire* n'est point une maladie essentielle, soit qu'on l'appelle *fièvre*, soit qu'on la nomme *phlegmasie*.

Le fer et le feu ne guérissent point radicalement le cancer; il faut du moins de nouvelles observations pour démontrer qu'il est au pouvoir de l'art de guérir, de combattre cette maladie avec succès.

Il ne faut pas regarder comme deux maladies différentes et essentielles l'une et l'autre, l'*iléus* et le *volvulus*. Le *volvulus*, constamment l'effet d'une irritation fixée sur les intestins, n'est qu'un accident de l'*iléus*.

L'inhumation a été le mode de sépulture le plus général chez les peuples anciens et modernes.

Aucun signe positif ne permet de distinguer sur le vivant l'inflammation de la dure-mère de celle de l'arachnoïde, de celle de la pie-mère, et même de celle du cerveau lui-même.

Des observations nouvelles et multipliées sont indispensables pour prononcer définitivement sur l'existence des fièvres essentielles.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, *experimentum periculosum*, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

Quelques traducteurs ont rendu les expressions d'*Hippocrate* par les mots d'*experientia fallax*, et bien des gens le répètent encore ; mais, observe M. *Chaussier*, l'expérience n'est point trompeuse, mais les inductions que l'on en tire peuvent être fausses, l'application intempestive; alors les tentatives, les essais ou *expérimens* deviennent dangereux : (*experimentum periculosum*). Le texte d'*Hippocrate* porte expressément πεῖρα σφαλερή, et ce mot σφαλερή, que l'on retrouve dans plusieurs passages d'*Hippocrate*, est toujours employé pour désigner *ce qui est dangereux. (Cette remarque appartient à M. Chaussier.)*

II.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè, optima. *Ibid.*, *aph.* 6.

III.

Duobus doloribus simul obortis, non eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

VARIÆ EX OPERIBUS HIPPOCRATIS SENTENTIÆ.

IV.

Quod ad gestum attinet, vultu sit (medicus) ad prudentiam composito, non aspero tamen, ne superbus et inhumanus videatur. (*De Med.*)

V.

Omnium profectò artium medicina nobilissima. (*Lex.*)

VI.

Bonis etiam ac honestis sit moribus (medicus), gravitatem cum humanitate conjunctam habeat. (*De Medic.*)

VI.

Medicus enim philosophus Deo æqualis habetur. (*De decenti Habitu.*)